

Jurdant, Michel (1976) *Les insolences d'un écologiste. Énergie, environnement et justice sociale*. Québec, les Éditions du Boréal Express, 81 p.

Jules Dufour

Volume 21, Number 52, 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021356ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021356ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dufour, J. (1977). Review of [Jurdant, Michel (1976) *Les insolences d'un écologiste. Énergie, environnement et justice sociale*. Québec, les Éditions du Boréal Express, 81 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 21(52), 109–110.
<https://doi.org/10.7202/021356ar>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

JURDANT, Michel (1976) **Les insolences d'un écologiste. Énergie, environnement et justice sociale.** Québec, les Éditions du Boréal Express, 81 p. \$4.50.

Préfacé par Hélène Jolicoeur, cet ouvrage contient l'essentiel de la pensée de l'auteur concernant les problèmes majeurs du monde contemporain, crise énergétique (p. 9-14), dégradation progressive de l'environnement bio-physique et social (p. 15-32) et répartition déséquilibrée des ressources terrestres (p. 33-44).

Armé d'une vaste expérience conceptuelle et pratique, l'auteur aborde ces différentes problématiques avec une attitude réaliste, en présentant des faits généralement bien connus du public.

Le problème du gaspillage énergétique est fondamentalement causé par les grandes institutions de l'âge industriel que l'auteur appelle les « puissants du monde » dont les objectifs consistent à asservir l'homme à la matière et à l'argent en les « libérant » au moyen d'un mode de vie défini par une consommation effrénée de biens et de services non nécessaires. En somme, l'auteur en arrive à conclure que cette crise de l'énergie marque inéluctablement la fin d'une époque. L'homme devra se diriger vers l'utilisation d'une énergie dite *propre* (énergie solaire directe ou indirecte, énergie éolienne, énergie géothermique, etc.).

Dans une seconde partie, l'auteur analyse les principaux paramètres qui définissent l'environnement de l'heure : l'épuisement des ressources et les nuisances industrielles, morales et spatiales. Les ressources renouvelables se raréfient parce qu'elles sont gaspillées de façon inconsciente, d'autres non renouvelables sont irrémédiablement perdues parce qu'elles sont consacrées à des fins futiles.

Les nuisances industrielles sont celles que la société appelle la pollution dont les différentes formes sont mesurées et graduées par les entreprises elles-mêmes pour mieux en justifier l'existence auprès des institutions. À ce sujet, l'auteur conclut que le « contrôle possible de la pollution par des moyens techniques est une illusion soigneusement entretenue dans l'esprit des citoyens par les classes dirigeantes qui voient là une source éventuelle de profits ».

Les quelques paragraphes que Jurdant consacre à l'identification des nuisances morales générées par le développement technologique sont fort éloquentes et méritent une attention particulière. En effet, l'auteur montre que la libération de l'homme par l'abondance matérielle n'est en fait qu'une programmation de son agir par un pouvoir de plus en plus monopoliste. L'homme ne sait plus identifier ses véritables besoins, car il est devenu incapable de penser par lui-même et se retrouve aliéné au profit et à l'expansion d'un système dont il a perdu le contrôle. Bref, l'homme est une victime d'un environnement perturbé et fort dégradé.

La dernière section de cette partie traite des nuisances spatiales. L'espace vital est de plus en plus restreint à cause des effets de la privatisation des surfaces, de l'uniformisation du milieu de vie et de l'urbanisation galopante, phénomènes ayant pour conséquences immédiates « d'enrichir une minorité au lieu d'épanouir une majorité de citoyens ». Pour l'auteur, la collectivisation de l'espace est la solution à cette problématique, car l'environnement est un bien collectif.

Dans la troisième partie, Jurdant considère que le développement mondial se fait au détriment de l'homme, des sociétés et de leur environnement pour le bénéfice des plus riches qui sont ceux qui gaspillent le plus d'énergie, ressources et espaces en faisant notamment une adéquation nécessaire entre automobile et développement.

La dernière partie, près de la moitié de l'ouvrage (p. 45-80), brosse un tableau des principales solutions à envisager en vue de résoudre ces divers problèmes. La première se définit par une prise de conscience individuelle et collective de la situation dans laquelle se trouve l'humanité à l'heure présente. L'auteur affirme que « tous les hommes conscients de la gravité de la crise environnementale et de ses conséquences n'ont pas le droit de se taire » et que « les problèmes qui se posent aujourd'hui ne peuvent trouver de solution que dans une transformation de notre propre comportement ».

La seconde solution ou réaction réside dans la condamnation de l'opulence et du gigantisme et dans la proposition d'une *technologie douce* que l'auteur définit par une série de variables visant à créer un milieu de vie à la dimension de l'homme.

Une troisième solution consiste à faire une lutte contre le gaspillage des ressources et de l'énergie en favorisant le développement du transport en commun, en encourageant le recyclage et la production de biens durables, en interdisant l'alimentation du bétail à l'aide de protéines directement comestibles par l'homme et en établissant, dès aujourd'hui, un programme de rationnement des ressources rares de la planète.

Les autres solutions nécessaires résident dans la recherche de l'amélioration de la qualité de vie à partir d'une vision globale des problèmes et au moyen de travaux de recherche et d'intervention créatrice et engagée dans tous les milieux et également dans la mise en œuvre d'une planification écologique de l'espace.

Enfin, l'auteur propose une nouvelle éthique pour notre civilisation, soit une nature socialisée, c'est-à-dire une écosociété dans laquelle la communauté humaine est en équilibre avec la nature, les injustices sociales éliminées, la ville un milieu de vie et l'environnement un bien collectif.

Sur le plan de la présentation, la facture de l'ouvrage est certes propre à rendre sa lecture facile et intéressante. Une série de dessins et de croquis de Lucie Renaud contribue à illustrer visuellement la plupart des principaux faits et concepts exposés dans l'ouvrage. Le format 8½" × 5½" et le texte imprimé sur deux colonnes sont d'autres éléments qui rendent sa lecture agréable.

Bref, ce livre est avant tout un recueil des pensées et concepts fondamentaux qui marquent le développement de la société contemporaine. Il devrait, à ce titre, connaître une très large diffusion y compris une distribution volontaire auprès de ceux qui prennent des décisions ayant une incidence directe sur l'environnement : politiciens, ingénieurs, urbanistes, géographes, industriels, responsables municipaux, etc. Que cet ouvrage connaisse de multiples éditions !

Jules DUFOUR
Université du Québec à
Chicoutimi

PELLETIER, Jean (1977) **Le Canada**. Paris, Masson, 230 p., 38 cartes, index, bibl. (96 FF, \$28.00).

À la suite des Blanchard (1933), Baulig (1935), Veyret (1953) et Deffontaines (1960), voilà que notre collègue lyonnais, Jean Pelletier, prolonge la tradition des géographes français d'écrire périodiquement sur le Canada en plus du Québec. L'auteur a fréquenté le pays depuis une dizaine d'années à l'occasion de ses stages comme professeur invité à Montréal, Sherbrooke et Moncton. Il a notamment vu tout le Québec méridional et traversé le Canada. Il a même participé à une étude sur Montréal, en 1966, et s'est dernièrement intéressé à la région appalachienne, notamment à la morphologie des granites tant aux États-Unis qu'au Canada. Jean Pelletier reste dans la lignée des géographes à l'aise autant en géomorphologie qu'en géographie urbaine, une race contestée par les spécialistes et malheureusement en voie d'extinction.

Il faut de l'audace pour publier une étude géographique sur le vaste et complexe Canada après de courts séjours, mais on doit reconnaître que certains Français possèdent la perspicacité et la culture pour relever un tel défi. Blanchard nous l'a magistralement démontré dans ses études sur le Québec. Pelletier a l'œil vif, le goût des découvertes et la curiosité des faits géographiques, qu'on qualifie souvent de globaux. En excursion, il saisit rapidement la complexité et la somme des situations. C'est un géographe complet qui vibre autant face aux Laurentides qu'au centre-ville de Montréal.

Le volume de Jean Pelletier nous laisse cependant une impression ambiguë. De facture classique, il présente bien le Canada et réussit à centrer l'attention sur les traits essentiels ; l'auteur dénote une réelle habileté pédagogique à mettre en vedette les idées principales et les caractéristiques fondamentales. Par contre, la lecture de l'ouvrage nous agace par sa forme souvent négligée, par une écriture qui laisse à désirer à plusieurs endroits.